

**LA DAME
À LA LICORNE
ET LE BEAU
CHEVALIER**

Traduction du moyen français
de Nathalie Koble

*À la mémoire de mes parents,
lion et licorne de notre temps*



**C'est le romans de la dame a la harpe
et du beau chevalier.**

O temps de may q'ant li oisillon
 sont en tendour p' le fruit d'ors felo
 donc sont yslut en vne tice p'ce
 vos du haut loys plus fait veit la dame
 d'chis le bar d'une clere fontaine
 le tous temps vual employer ma paine
 emadec' vie d'ouche i plusant
 de tous les fins ne di est resant
 d'une dame at an qui toute l'ore
 q'ap'ant i en sement deaute
 p' q' nulle autre de iore replame
 a nar en remel to' temps ma'ne savie
 n'oble dame est i de ro' haut page
 s' r' p' to' lieux vers a d'el' sage
 p' sa toute i' l'ore qui per na
 v'ns ch'is ia p'eca tant l'ama
 v'ailans i' p'aus du temps a desine'ne
 ne onsp'ous il ne fin'our ne heure
 a' h'ois ne s'ist du tout entrem'et
 n' e' ne s'ou' iusqua son fin'emet
H d'amen' de de'our to' d'ouce vie
 de vuller en n'auoir la dame eune
 de iouer i' merer iore et ris
 p' rel n'auoir en' tout le j'ours
 d'ou'iete e'lon n'auoir p' de xv. an
 p' aut' fauoir q' l'vie m'ann'et am'os

N et a' tout q' sino am'os p'uer uere
 p'our ce v' uoel m'ad'ier i' reure
 l'a g'it d'olour qu'ant'our le ch'is
 a' uar' au' d'et ne p'ue' i'ore ne sem'et
 e' om'et i' p'ull' la g'it d'olour res'and
 a' uar' en loys p'ays la d'ame i'ore rem'os
 l'au'ley n'ose i'our felos m'el'of'and
 e' en to' t'aps as am'os s'ot m'el'of'and
 u' d'ea' s'oul'p'ur' f'one' i'our i' n'at
 e' n'ee q' l'ore ma' veuel ne d'edout
 o' m'et i' g'iere i' d'it p'iteuse' m'et
 s' i' m'os d'et d'amo' a qui su' l'eg'emet
 v' i' amo' s'as au'oir i'ore ce ne s'ot d' m'el'of'and
 e' ne ve'let q'ie m'et ce q' m'os d'et al' m'et
 a' l'et m'el'of'and i' l'el'ic' ma' d'ere
 a' uar' em'el'of'and est ma' i'ore tou'ne
 b' n'it de d'et se p'art de sa d'ore
 l' i' ch'is q' a' toute h'ois'eur b'ce
 v' n'ion' aut' q'it du p'us su' loys
 a' l'au'ley d'it n'at en v' m'el'of'and d' p'lay
 i' l'ore de g'is n'ou'ia g'it p'lem'et
 e' n' g'it e' m'et i' p'lay de g'it tou'ne
 s' i' g'it d'it d'it d'it m'os v'ie a' f'ure
 e' f'et' p'us s' v' au'it v'ie f'ure
 v' es m'os tout s'ot d'it d'amo' la v'ie
 v' e' v' s'um'it de b'ne d' p'eng'ue
 s' i' m'os s'ure d'it t'roy' d'os v'iss'os
 d' u' v' uoel i'ore e' u'el' d'iss'os
 e' n'os e' u' p' f'ausse' m'el'of'and
 e' h'el'ot g'it d'it m'os p'ull' d' g'it v'os
 e' l'is' o'ut v'ime d'ame rot'ue
 l' a' p' l' d' b'elle g'ois'os f'ut v'ie
 d' e' s' m'os s'omes d'le'ches i' a' f'oles
 i' s'et e' s'omes d'iss'os i' a' d'oles
S i' g'it d'it d'it d'it d'it d'it d'it
 e' s' b'ien s'ot i' p' v'ell' m'el'of'and
 v'ie s'ot e' s' s'ot tout p' d'ep're
 n' e' m'et f'ure e'nt' la l'ean' n' e' m'ote

Prologue

C'était en mai, temps où tous les oiseaux se réjouissent d'échapper à la redoutable froidure : une promenade fut lancée dans une verte prairie, près d'une forêt profonde – beau paysage –, sur les rives d'une claire fontaine. Cette reverdie m'a poussé à raconter une histoire : j'aimerais relater en détail la vie douce et belle d'une dame qui a toutes les qualités, une dame de toute beauté. Plus qu'aucune autre, elle resplendit de joie, menant une vie vouée aux plaisirs. Elle était noble, de grande famille, réputée partout pour son intelligence. Sa grâce et sa beauté incomparable en faisaient depuis longtemps l'aimée d'un chevalier, merveilleusement vaillant de sa personne. Jusqu'à sa mort, il n'y eut ni jour ni heure où il ne se déclarât tout entier à elle.

SAISON I
LA NAISSANCE DE L'AMOUR

Le Chevalier à la Cornemuse

AU DÉBUT de cette très douce histoire, la dame n'avait d'autre envie que de s'amuser, dans la joie et la bonne humeur. Elle n'avait pas sa pareille dans le pays. Elle était jeune, seize ans à peine. De la vie amoureuse, elle ignorait presque tout, ne connaissait rien de la douleur que peuvent ressentir les vrais amants. C'est pourquoi, je tiens à le préciser, le chevalier souffrait le martyr : il ne voyait aucun chemin qui pût apaiser sa souffrance. Sa dame vivait dans une contrée lointaine ; il n'osait pas s'y rendre par peur des médisants, toujours prompts à nuire aux amants. Nuit et jour, son cœur soupirait, rien ne pouvait lui procurer le moindre plaisir. Il se lamentait souvent, pleurait à faire peine :

«Vrai dieu d'Amour, dont je suis le servant,
J'ai l'amour en partage sans en avoir la joie !
Coupons sont les médisants
Qui interdisent que je voie
Celle que mon cœur aime tant.
Il faut partir et quitter la contrée,

Car en tristesse ma joie s'est transformée¹.»

Le cœur triste, le chevalier partit, en quête d'honneur. Un jour qu'il était loin du pays, alors qu'il traversait une plaine, il croisa un attroupement de gens, accablés et en proie à un grand désarroi.

– Messieurs, dit-il, que vous arrive-t-il? Si je peux faire quelque chose pour vous, vous me voyez tout disposé à vous venir en aide. Tant que je suis en vie, vous pouvez compter sur moi.

– Mille mercis, seigneur, dit l'un des jeunes gens. Je vais vous expliquer quelle attaque cruelle nous avons essuyée par pure trahison. Des gens d'armes puissants et très influents nous ont enlevé une dame, la plus belle qui fût jamais. Nous sommes acculés, meurtris, désespérés; accablés, affligés, désolés.

– Messieurs, dit notre homme (qui avait un cœur de lion), combien sont-ils, selon vous?

– Une trentaine, seigneur. Notre force, face à la leur, ne fait pas le poids, car on ne pourrait trouver plus puissants qu'eux.

– Ne vous tourmentez plus, répondit le chevalier, je vais les retrouver et leur demander en toute courtoisie de vous restituer votre suzeraine sans plus attendre. Sinon, je leur livrerai bataille.

Ils se mirent en route, arrivèrent bien vite sous un arbre, où ils mirent pied à terre. Les trente chevaliers étaient là, retenant la dame prisonnière.

– Seigneurs, dit notre chevalier (qui ne craignait pas la

1. Dans le manuscrit, la courte plainte du Chevalier à la Cornemuse n'est pas détachée du reste de ce début de récit, qui est construit sur des couplets de décasyllabes à rimes plates. Mais la parole du chevalier se distingue par le mètre et les rimes: elle s'ouvre sur un décasyllabe, suivi de 4 heptasyllabes à rimes croisées, et se clôt sur un couplet de décasyllabes pour laisser à nouveau place au récit.

mort), je vois ici une grande quantité de chevaliers. Vous avez bien peu de dignité, il me semble, car je vois blêmir le visage de cette dame que vous retenez de force, tandis qu'autour d'elle vous vous ébattez.

– Holà! répondit l'un des chevaliers, allez-vous-en, ou vous aurez des ennuis! Personne ne vous en préservera, si vous ne passez pas votre chemin.

Alors l'autre lui répondit fermement, sans fléchir :

– Ce n'est pas une menace qui me fera partir, tant que vous n'avez pas libéré la dame. J'ai bien trop peur que l'un de vous ne la tue.

L'un des chevaliers lui demanda alors :

– Chevalier, je serais curieux de savoir si vous êtes prêt à nous combattre tous! Si vous voulez, nous pouvons vous affronter par quatre. Nous testerons notre endurance; ce serait peu glorieux, si nous perdions la vie.

– Seigneurs, dit-il, comme vous voudrez. Me voici seul, bannière au vent.

Quatre des chevaliers, acharnés, enfourchèrent rapidement leurs chevaux de combat, et le jeune homme, qui attendait seul, s'étendit de tout son long sur sa monture, prêt à en découdre. Il fallait voir comme il tenait sa lance! Et son cheval, qui sous son corps s'élançait... Il fonça sur eux, sans la moindre appréhension. D'un coup de lance, il en fit tomber un, qui ne l'inquiéterait plus! Au retour, il affronta les trois autres. Chacun d'eux l'attaqua, bien décidé à le réduire à néant. Mais il fendit courageusement la ligne adverse : leurs armes ne leur valaient rien! Il était confiant, allait tous les abattre. Vigoureusement, il cria d'une voix forte : « Cornemuse! », devant son adversaire – c'était son cri de guerre, il fallait le lancer¹. Quand les

1. Le cri de guerre sert aussi de signe de reconnaissance visuelle : une cornemuse blanche est représentée sur le bouclier rouge (« de gueules ») et sur le revêtement du cheval.

vingt-quatre qui restaient se rendirent compte qu'il en avait neutralisé quatre, voici ce qu'ils se dirent :

– Ce serait du gâchis si ce guerrier perdait ici la vie ! Il est vaillant, il en donne la preuve, et il a l'air d'un homme fort puissant. Comme un seul homme, allons l'affronter sans le tuer. Faisons-le prisonnier. Quand nous l'aurons maîtrisé, nous délivrerons cette dame par courtoisie pour lui : nous aurons sauvé sa personne, et son nom.

Sur ces mots, ils s'élançèrent pour l'affronter, déterminés. Quand il les vit soulever la poussière, il galopa dans leur direction. Visiblement, ils ne lui faisaient pas peur ! Sous son heaume, il poussa son cri de guerre. Les chevaliers, vaillants et preux, firent en sorte de ne pas lui donner de coup mortel, et tuèrent son cheval. Ils avaient décidé de le contraindre à se retrancher dans un vallon. Là, ils l'encerclèrent, lui passèrent une corde au cou, répétant :

– Chevalier, rends-toi ! Tu mourras dans d'atroces souffrances, si cela nous plaît.

Le chevalier, qui était plein de prouesse, se battit tout seul à mains nues contre eux tous. Alors, de peur qu'il ne tuât l'un d'entre eux, ils se jetèrent sur lui d'un seul bloc. Là, ils le projetèrent à terre en le traînant par les bras dans l'herbe, maîtrisant suffisamment la pression pour que le cœur ne lâchât pas. À le voir, on aurait dit qu'ils avaient affaire à un lion ou à un léopard !

Un vieux chevalier s'avança. Sa parole disait toute sa sagesse :

– Jeune homme, vous êtes notre prisonnier, mais, par saint Georges, vous ne perdrez pas votre réputation ! Vous êtes vaillant et plein de hardiesse, nous allons donc vous contenter : au nom de votre prouesse, la dame sera libérée. Mais accordez-nous une faveur, je vous le demande : devenez notre compagnon d'armes. Ensemble, nous nous rendrons tous à

un tournoi. En Autriche. L'annonce en a été diffusée dans tout le royaume.

Le chevalier fit entendre son dépit, et sa bravoure :

– J'aurais de loin préféré, seigneur, avoir été tué qu'être ainsi fait prisonnier ! Mais, puisque j'en suis là, j'accepte de bonne grâce votre marché : nous irons au tournoi.

Les voilà partis, ravis de cette rencontre : tous voulaient se lier d'amitié avec le chevalier.

La Blanche Dame à la Licorne¹

IL ME FAUT à présent raconter en détail la douce vie que menait la dame, partie s'installer dans une contrée lointaine. Je veux bien entendu parler de la dame dont s'était épris le chevalier qui criait « Cornemuse ». Où qu'elle se rendît, tout le monde s'exclamait : « C'est elle, la fleur la plus noble des dames ! À la servir, on ne peut pas être perdant... » Une rumeur se répandait partout : elle était si douce et si belle, en tout point si parfaite, que Jésus avait fait pour elle un miracle. Je vais vous le révéler. Il s'agissait d'une bête : Dieu la réserva pour elle. Par Sa grâce, la bête avait une telle noblesse et une si grande pureté qu'elle avait en horreur tous les vices, et ne pouvait demeurer dans un espace impur. Le dieu d'Amour fit ce don à la dame de sorte qu'elle fût surnommée « la Dame Blanche qui la licorne garde » (le mal ne

1. Ce chapitre est introduit par une enluminure représentant le chevalier en tenue courtoise et la dame, qui tient de la main gauche un miroir, tout en caressant une licorne assise à ses pieds : l'animal est dessiné de profil, avec un pelage bleu tacheté de blanc, et une corne bleue et lisse.

l'effleurait jamais, elle n'était que bonté incarnée). Son rang était considérable : elle était fille de roi.

Dans le pays où elle vivait, tout le monde était en joie – je n'exagère pas. Sa beauté était partout célèbre. Elle avait un mari influent, un fils de baron. Leur train de vie, délicieux, était très envié. Chez cette dame, beauté et bonté semblaient inaltérables.

Un chevalier, séduisant, agréable et vaillant – irréprochable –, tomba amoureux de la Dame-Blanche-qui-la-licorne-garde. À tel point qu'il n'avait qu'une chose en tête : être en sa présence pour la contempler. Personne ne pouvait rivaliser avec son impatience amoureuse. Pourtant, il ne trouvait pas moyen de lui dire la souffrance qu'il endurait pour elle : le cœur tremblant, il redoutait d'être éconduit. Un jour, il rassembla tout son courage ; il l'approcha timidement et lui dit :

– Ma dame, souveraine, par amour pour vous je souffre nuit et jour ; je ne sais pas où je vais, si votre beauté, que partout on célèbre, refuse de considérer ma douleur. Du ciel humain, vous êtes un ange, vous êtes celle qui nous éclaire tous. Je ne sais pas quand ma vie s'éteindra, mais vous seule avez pouvoir sur ma santé. Je me soumetts tout entier, très douce dame, à votre volonté, expression pure de la bonté. Mon Dieu ! s'il vous plaît, comblez mon cœur de joie : brisé par la tristesse, il ne s'autorise aucun espoir.

La Dame Blanche, intérieurement heureuse de l'amour qu'elle provoquait tout autour d'elle (à condition de rester intouchable), lui répondit avec habileté et douceur :

– Je préférerais mourir, plutôt que d'oser nourrir dans mon cœur un désir inavouable qui fasse jaser.

– Ma chère dame, je vous fais une requête : je veux seulement être votre chevalier. Si j'obtiens cette faveur, j'ai la vie sauve. Je vous obéirai en tout bien tout honneur.

– Je vous autorise, dit la dame, à m’aimer – à condition de pouvoir, si je remarque le moindre écart, vous faire emprisonner et faire savoir partout que vous êtes un traître.

– Bien, ma dame, j’accepte avec joie, car je sais pertinemment que vous ne trouverez en moi que loyauté. Plutôt mourir que de nourrir à votre égard des sentiments mauvais !

Ils en restèrent là, heureux l’un et l’autre. Au moment de le quitter, la dame le prit par la main et lui dit doucement :

– Au nom de Dieu, qui ne ment pas, si je vois que vous respectez notre accord sans faux pas, je vous donnerai entièrement mon cœur, à jamais.

– Mille mercis, ma dame ! répondit à genoux le chevalier, comblé.

Tout à sa joie, il s’éloigna.

Il ne s’attarda pas. Il partit le lendemain, en quête de joutes, tournois et batailles. Son errance fut longue. À son départ, la Dame Blanche lui fit don d’un anneau : il devait le garder en souvenir ; il s’éloignait de son cœur pour mettre son corps à l’épreuve, et il aurait, sans doute, envie de neutraliser le premier qui l’attaquerait. Mais les ennuis n’allaient pas manquer de surgir : il allait avoir bien besoin de courage !

*Le Chevalier au Grillon*¹

A PEINE était-il parti qu'il rencontra un homme qui paraissait profondément blessé. L'homme mal en point leva immédiatement la tête et dit :

– Par Dieu, pitié ! chevalier, pitié ! arrêtez-vous là ! Si vous poursuivez votre route, c'est la mort assurée – Dieu seul pourrait vous en préserver.

– Mon ami, pourquoi ne pas continuer ? Je suis chevalier, je cherche à me battre !

– Vous allez au-devant d'un combat redoutable. Là-bas, six chevaliers de grand renom gardent un passage, prêts à en découdre.

– Donnez-moi, mon ami, plus de détails.

L'homme blessé lui répondit :

– Chacun a sa bannière – il vous faudra vous battre contre chacun d'entre eux tour à tour. Ils vous feront face les uns

1. L'ancienne langue dit « Gresillon » : si le terme est polysémique, et signifie aussi bien « grillon » que « grillage », la représentation visuelle ne fait guère de doute : le chevalier porte un bouclier au centre duquel est représenté un insecte noir.